



JO NESBØ

LE LÉOPARD

série noire
GALLIMARD

COLLECTION SÉRIE NOIRE

Créée par Marcel Duhamel

JO NESBØ

Le léopard

TRADUIT DU NORVÉGIEN
PAR ALEX FOUILLET

nrf

GALLIMARD

Titre original :
PANSERHJERTE

© Jo Nesbø, 2009.
Published by agreement with Salomonsson Agency.
© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.

PARTIE I

CHAPITRE 1

Noyade

Elle se réveilla. Cligna des yeux dans l'obscurité complète. Ouvrit grande la bouche et respira par le nez. Elle cilla de nouveau. Sentit une larme couler et dissoudre le sel d'autres larmes. Mais la salive ne coulait plus dans sa gorge, sa bouche était sèche et dure, ses joues tendues par l'objet à l'intérieur. Le corps étranger dans sa bouche lui donnait l'impression que sa tête allait éclater. Mais qu'est-ce que c'était, qu'est-ce que c'était ? En se réveillant, elle avait d'abord pensé qu'elle voulait redescendre. Dans ces profondeurs noires et chaudes qui l'avaient entourée. La piqûre qu'il lui avait faite agissait encore, mais elle savait que la douleur arrivait, elle le savait aux coups lents et sourds qui rythmaient son pouls et à la progression saccadée du sang dans son cerveau. Où était-il ? Juste derrière elle ? Elle retint son souffle, écouta. Elle n'entendait rien, mais sentait sa présence. Comme un léopard. On lui avait dit que le léopard était suffisamment silencieux pour pouvoir se glisser tout près de sa proie dans le noir, qu'il réglait sa respiration sur la sienne. Il retient son souffle quand vous cessez de respirer. Il lui semblait percevoir la chaleur de son corps. Qu'attendait-il ? Elle recommença à respirer. Et crut percevoir au même instant un souffle dans sa nuque. Elle fit volte-face, frappa, mais ne rencontra que le vide. Se recroquevilla, essaya de se faire petite, de se cacher. En vain.

Combien de temps avait-elle été inconsciente ?

Le stupéfiant eut un raté. Cela ne dura qu'une fraction de seconde. Mais ce fut assez pour lui donner un aperçu, une promesse. La promesse de ce qui allait venir.

Le corps étranger posé sur la table avait la taille d'une boule de billard en métal brillant, couverte de petits trous dessinant des motifs. Un cordon rouge terminé par une boucle sortait de l'un d'entre eux, et lui avait fait penser à l'arbre de Noël qu'il faudrait décorer chez ses parents pour le réveillon, dans sept jours. Avec des boules brillantes, des pères Noël, des petits paniers, des bougies et des drapeaux norvégiens. Dans huit jours, ils chanteraient *Deilig er Jorden*¹, et elle verrait les yeux étincelants de ses neveux et nièces quand ils ouvriraient leurs cadeaux. À tout ce qu'elle aurait dû faire d'une autre façon. Tous ces jours qu'elle aurait dû vivre à fond, franchement, remplir de joie, de souffle et d'amour. Les endroits où elle n'avait fait que passer, ceux qu'elle verrait. Les hommes qu'elle avait rencontrés, celui qu'elle n'avait pas encore rencontré. Le fœtus dont elle s'était débarrassée à dix-sept ans, les enfants qu'elle n'avait pas encore eus. Les jours qu'elle avait sacrifiés en échange de ceux qu'elle croyait obtenir.

Puis elle avait cessé de penser à autre chose qu'au couteau brandi devant elle. Et à la voix suave qui lui avait expliqué qu'elle allait mettre la boule dans sa bouche. Elle l'avait fait, bien entendu. Le cœur battant, elle avait ouvert aussi grand qu'elle pouvait et poussé la boule de telle sorte que le cordon sorte de sa bouche. Le métal avait un goût amer et salé, comme les larmes. On l'avait alors forcée à pencher la tête en arrière, et l'acier avait brûlé sa peau lorsque la lame avait glissé à plat sur sa gorge. Le plafond et la pièce étaient éclairés par une lampe placée dans un coin. Du béton gris et nu. Hormis la lampe, la pièce comprenait une table de camping en

1. *Fairest Lord Jesus*, hymne chrétien. (Toutes les notes sont du traducteur.)

plastique blanc, deux chaises, deux canettes de bière vides, deux personnes. Elle et lui. Elle avait senti l'odeur d'un gant en cuir quand un index avait tiré légèrement sur la boucle du cordon rouge qui sortait de sa bouche. Et, la seconde suivante, c'était comme si sa tête avait explosé.

La boule avait gonflé et s'était plaquée contre les parois de sa bouche. Mais, même en écartant au maximum les mâchoires, la pression était constante. Il avait inspecté sa bouche avec une expression concentrée, comme un dentiste vérifiant qu'un plombage est correctement fixé. Un petit sourire avait trahi une certaine satisfaction.

Elle avait senti que des tiges sortaient de la boule, que c'étaient elles qui appuyaient contre le palais, contre la chair tendre sous la langue, contre la face interne des dents et la luette. Elle avait essayé de parler. Il avait écouté sans s'impatisser les sons inarticulés qu'elle émettait. Hoché la tête quand elle avait renoncé, et attrapé une seringue. La goutte au bout de l'aiguille avait brillé dans le faisceau de la lampe. Il lui avait murmuré à l'oreille : « Ne touche pas au cordon. »

Puis il l'avait piquée sur le côté du cou. Quelques secondes plus tard, elle s'était évanouie.

Elle écouta sa propre respiration terrifiée et cligna des yeux dans le noir.

Elle devait faire quelque chose.

Elle posa les paumes sur l'assise de la chaise chaude et moite à cause de sa propre transpiration et se leva. Personne ne l'en empêcha.

Elle alla à petits pas jusqu'à un mur. Le suivit à tâtons jusqu'à une surface lisse et froide. La porte métallique. Elle tira sur le verrou. Qui ne bougea pas. Fermé. Évidemment qu'il était fermé, qu'avait-elle imaginé ? Était-ce un rire qu'elle entendait, ou le son venait-il de l'intérieur de sa tête ? Où était-il ? Pourquoi jouait-il comme ça avec elle ?

Faire quelque chose. Réfléchir. Mais pour réfléchir, elle devait d'abord se débarrasser de cette boule en métal avant que la douleur ne la rende folle. Elle inséra le pouce et l'index aux coins de sa bouche. Tâta les tiges. Fit une tentative désespérée pour glisser les doigts sous l'une d'entre elles. Une quinte de toux survint, en même temps que la panique quand elle se rendit compte qu'elle ne pouvait plus respirer. Elle comprit que les tiges avaient fait enfler la chair autour de la trachée, qu'elle risquait de suffoquer très vite. Elle donna des coups de pied dans la porte en fer, essaya de hurler, mais la boule en métal étouffait les sons. Elle renonça de nouveau. S'appuya au mur. Écouta. Étaient-ce des pas prudents qu'elle entendait ? Se déplaçait-il dans la pièce, jouait-il à colin-maillard avec elle ? Ou n'était-ce que son sang qui battait dans ses oreilles ? Elle se prépara à la douleur et crispa les mâchoires. Elle parvint à peine à repousser les tiges dans la boule avant qu'elles n'obligent sa bouche à se rouvrir. La boule semblait battre, à présent, comme un cœur de fer, comme une partie d'elle.

Faire quelque chose. Réfléchir.

Des ressorts. Les tiges étaient montées sur ressort.

Les tiges avaient été libérées quand il avait tiré sur le cordon.

« Ne touche pas au cordon », avait-il murmuré.

Pourquoi ? Que se passerait-il ?

Elle se laissa glisser le long du mur jusqu'à se retrouver en position assise. Un froid humide montait du sol en béton. Elle voulut crier encore, mais n'en eut pas la force. Silence. Calme.

Tous ces mots qu'elle aurait dits en compagnie de gens qu'elle aimait au lieu de ceux qui avaient comblé le silence en présence de personnes qui l'indifféraient.

Il n'y avait pas d'issue. Rien qu'elle et cette douleur insensée, sa tête sur le point d'éclater.

« Ne touche pas au cordon. »

Si elle tirait dessus, les tiges rentreraient peut-être dans la boule, et elle serait débarrassée de la douleur.

Les idées se succédaient en boucle. Combien de temps avait-elle passé ici ? Deux heures ? Vingt minutes ?

Si c'était aussi simple que tirer sur le cordon, pourquoi ne l'avait-elle pas encore fait ? À cause de la mise en garde d'une personne de toute évidence malade ? Ou était-ce une partie du jeu, qu'elle se laisse convaincre de ne pas mettre un terme à cette douleur tout à fait superflue ? Ou le jeu reposait-il sur son mépris de l'avertissement, quand elle tirerait sur le cordon pour que... pour que quelque chose d'épouvantable se produise ? Que se passerait-il, qu'est-ce que c'était que cette boule ?

Oui, c'était un jeu, un jeu horrible. Car elle devait le faire. La douleur était intolérable, sa gorge enflait, elle ne tarderait pas à suffoquer.

Elle essaya de hurler à nouveau mais elle n'émit qu'un sanglot, et elle cilla, encore et encore, sans que d'autres larmes montent.

Ses doigts saisirent le cordon qui pendait contre ses lèvres. Elle le tendit.

Elle regrettait tout ce qu'elle n'avait pas fait, c'était une certitude. Mais si une vie de renoncement l'avait placée ailleurs que là où elle se trouvait à présent, elle l'aurait choisie. Elle voulait juste vivre. Une vie tout à fait banale. C'était aussi simple que cela.

Elle tira sur le cordon.

Les aiguilles jaillirent de l'extrémité des tiges. Elles mesuraient sept centimètres de long. Quatre percèrent les joues des deux côtés, trois pénétrèrent dans les sinus, deux montèrent dans le nez et deux perforèrent le menton. Une aiguille transperça l'œsophage et une le globe oculaire droit. Deux aiguilles passèrent à travers la partie postérieure du palais et atteignirent le cerveau. Mais ce ne fut pas la cause directe du décès. La boule en métal barrant le passage, elle ne parvint pas à cracher le sang qui coulait de ses blessures. Il s'engouffra dans la trachée et les poumons, empêcha l'oxygène de

passer dans le sang et entraîna un arrêt cardiaque et ce que la médecine légale qualifierait dans son rapport d'hypoxie cérébrale, soit un manque d'oxygène dans le cerveau. En d'autres termes : Borgny Stem-Myhre mourut noyée.

CHAPITRE 2

Ténèbres éclaircissantes

18 décembre

Les jours sont brefs. Dehors, il fait toujours clair, mais ici, dans ma salle des coupures, il fait toujours noir. Dans la lumière de ma lampe de travail, les gens sur les photos au mur expriment un bonheur et une insouciance horripilants. Des attentes énormes, comme s'il était évident d'avoir la vie devant soi, aussi plate et continue qu'une mer d'huile. J'ai découpé les articles, écarté les histoires à pleurer de familles sous le choc, supprimé les détails sanguinolents de la découverte du corps. En ne gardant que l'inévitable photo qu'un ami ou un parent a donnée au journaliste insistant, la photo de l'époque où elle était à son apogée, où elle souriait comme si elle était immortelle.

La police ne sait pas grand-chose. Pas encore. Mais ils auront bientôt matière à travailler.

Qu'est-ce qui transforme une personne en meurtrier ? Ou est-ce inné, renfermé dans un gène, une capacité héritée que certains possèdent et d'autres non ? Ou bien est-ce suscité par la nécessité, développé au contact du monde, une stratégie de survie, une maladie salvatrice, une folie rationnelle ? Car de la même façon que la maladie est un feu vif de fièvre corporelle, la folie est un refuge nécessaire où l'individu peut se barricader.

Je pense pour ma part que la faculté de tuer est fondamentale chez n'importe quelle personne saine. Notre existence est un combat pour les bonnes choses, et celui qui est incapable de tuer son prochain n'a aucune raison d'être. Tuer, en fin de compte, ce n'est qu'anticiper l'inévitable. La mort ne fait aucune exception et c'est bien, car la vie n'est que douleur et souffrance. De ce point de vue, tout meurtre est un acte de miséricorde. Mais ce n'est pas ce qu'on ressent quand le soleil vous chauffe la peau, que l'eau ruisselle sur vos lèvres. Quand on ressent le désir idiot de vivre dans chaque battement de cœur et qu'on est prêt à payer pour des miettes de temps avec tout ce qu'on a acquis depuis la naissance : dignité, statut, principes. C'est une façon de s'engager entièrement, en faisant fi de la lumière troublante, aveuglante. Dans les ténèbres froides, éclaircissantes. Pour sentir le noyau dur. La vérité. Car c'était cela que je devais trouver. C'est ce que j'ai trouvé. Ce qui transforme une personne en meurtrier.

Et ma propre vie ? Est-ce que, moi aussi, je crois que c'est un long fleuve tranquille ?

Absolument pas. Dans peu de temps, je serai dans la benne à ordures de la mort, avec les autres acteurs de ce petit drame. Mais quel que soit l'état de décomposition de mon corps, même s'il ne reste que le squelette, il aura un sourire à la bouche. Car c'est ce pour quoi je vis maintenant, ma seule raison d'être, d'exister, ma chance d'être purifié, libéré de toute ignominie.

Mais ce n'est que le début. Je vais éteindre la lampe et sortir à la lumière du jour. Le peu qu'il en reste.

CHAPITRE 3

Hong Kong

La pluie ne s'arrêta pas tout de suite. Ni plus tard. Elle ne s'arrêta pas du tout. Il faisait doux et humide, semaine après semaine. Le sol était gorgé d'eau, les routes d'Europe étaient détruites, les oiseaux ne migraient plus, et on annonçait des insectes encore jamais vus sous ces latitudes. Le calendrier affirmait que c'était l'hiver, mais les pistes de ski d'Oslo n'étaient pas seulement vierges de neige, elles n'étaient même pas brunes. Elles étaient vertes et attirantes comme les pistes synthétiques de Sogn, où des sportifs navrés s'étaient repliés pour courir avec leurs chandails Dæhlie, dans l'attente vaine de la neige autour du Sognsvann. Le 31 décembre au soir, le brouillard était si dense que le son des feux d'artifice dans le centre d'Oslo s'était entendu jusqu'à Asker, mais on n'en voyait rien, même quand on les tirait de son propre jardin. Malgré tout, les Norvégiens brûlèrent pour six cents couronnes de fusées par foyer ce soir-là, à en croire une enquête de consommation informant par ailleurs que le nombre de Norvégiens partis réaliser un rêve de Noël blanc sur les plages immaculées de Thaïlande avait doublé en trois ans. Mais en Asie du Sud-Est aussi, le temps paraissait délirer ; des formations nuageuses qu'on ne voyait d'ordinaire sur les cartes météo qu'à la saison des typhons attendaient maintenant en file indienne dans la mer de Chine. À Hong Kong, où le

mois de février est en principe l'un des plus secs de l'année, la pluie tombait dru ce matin-là, et le manque de visibilité contraignit le vol 731 de la Cathay Pacific Airways en provenance de Londres à faire un tour supplémentaire avant d'atterrir à Chek Lap Kok.

« Estimez-vous heureuse que nous n'ayons pas dû atterrir à l'ancien aéroport, déclara le voisin asiatique de Kaja Solness, qui agrippait ses accoudoirs avec une telle force que ses phalanges étaient blanches. Il était en plein milieu de la ville, on se serait crashés dans un gratte-ciel. »

C'étaient les premiers mots du type depuis leur décollage douze heures plus tôt. Kaja sauta sur l'occasion pour penser à autre chose qu'à sa situation dans un ciel pour l'heure assez turbulent.

« Merci, monsieur, c'est rassurant. Vous êtes anglais ? »

Il sursauta comme si elle l'avait giflé, et elle comprit qu'elle l'avait gravement offensé en suggérant qu'il pût appartenir à l'ancienne colonie.

« Euh... Chinois, peut-être ? »

Il secoua la tête avec vigueur.

« Chinois de Hong Kong. Et vous, mademoiselle ? »

Kaja Solness se demanda un instant si elle allait répondre « Norvégienne de Hokksund », mais se limita à « Norvégienne ». Le bonhomme réfléchit un moment avant de rectifier avec un « Ha ha ! » : « Scandinave ! », et il lui demanda ce qu'elle venait faire à Hong Kong.

« Trouver un homme », répondit-elle, les yeux braqués sur les nuages gris-bleu, dans l'espoir de voir bientôt la terre ferme.

« Ha ha ! répéta le Chinois de Hong Kong. Vous êtes très belle, mademoiselle. Et ne croyez surtout pas les gens qui vous disent que les Chinois ne se marient qu'entre eux.

— Les Chinois de Hong Kong, vous voulez dire ? demanda-t-elle avec un sourire poli.

— Surtout eux », acquiesça-t-il avec de grands hochements de tête, avant de lever une main dépourvue d'alliance. « Je suis dans la

fabrication de microprocesseurs, ma famille a des usines en Chine et en Corée du Sud. Que faites-vous ce soir ?

— Je dors, j'espère, bâilla Kaja.

— Et demain soir ?

— J'espère que je l'aurai trouvé et que je serai sur le chemin du retour. »

L'homme fronça les sourcils :

« Vous êtes si pressée, mademoiselle ? »

Kaja déclina l'offre d'être véhiculée et prit un bus à impériale pour gagner le centre-ville. Une heure plus tard, elle était seule dans un couloir de l'hôtel Empire Kowloon, où elle retenait son souffle. Elle avait glissé la carte magnétique dans la porte de la chambre qui lui avait été attribuée, et il ne restait qu'à ouvrir. Elle obligea sa main à appuyer sur la poignée. Puis elle poussa la porte et regarda dans la pièce.

Il n'y avait personne.

Bien sûr qu'il n'y avait personne.

Elle entra, posa son sac à roulettes à côté du lit et alla regarder par la fenêtre. D'abord la foule dans la rue dix-sept étages en contrebas, puis les gratte-ciel qui ne ressemblaient en rien à leurs sœurs gracieuses ou du moins prétentieuses de Manhattan, Kuala Lumpur ou Tokyo. Ceux-là s'apparentaient à des termitières, effrayants et impressionnants à la fois, comme un témoignage grotesque du talent de l'espèce humaine à se surpasser quand il faut caser sept millions d'individus sur un peu plus de cent kilomètres carrés. Kaja sentit la fatigue l'envahir, envoya promener ses chaussures et se laissa tomber sur le lit. Bien que ce fût une chambre double dans un hôtel quatre étoiles, le lit de cent vingt centimètres de large occupait tout ce que la pièce offrait d'espace. Et elle songea que dans ces termitières elle devait maintenant trouver une personne précise, un homme dont tout indiquait qu'il ne souhaitait pas être retrouvé.

Elle soupesa un instant l'alternative : fermer les yeux ou se mettre au travail. Elle se ressaisit et se leva. Ôta ses vêtements et passa à la douche. Ensuite, devant son miroir, elle put confirmer sans aucune satisfaction que le Chinois de Hong Kong avait raison : elle était belle. Ce n'était pas son avis personnel, c'était aussi proche d'un fait réel que possible. Son visage aux pommettes hautes, ses épais sourcils noir de jais mais joliment dessinés au-dessus de deux yeux presque aussi grands que ceux d'un enfant, où brillaient des iris verts pleins d'une intensité mûre de jeune femme. Ses cheveux brun miel, ses lèvres pulpeuses légèrement entrouvertes. Son long cou fin, son corps lui aussi élancé où ses petits seins étaient à peine visibles, deux vaguelettes sur une surface de peau parfaite bien que pâle en cette saison. La courbe douce de la crête iliaque. Ses longues jambes qui avaient fait se déplacer deux envoyés d'agences de mannequins d'Oslo pendant qu'elle était au lycée à Hokksund, où ils avaient essuyé son refus en secouant la tête. Une des choses qui l'avaient rendue le plus heureuse, c'étaient les derniers mots de l'un d'entre eux : « D'accord, mais n'oubliez pas, ma chère : vous n'êtes pas une beauté *parfaite*. Vous avez de petites dents pointues. Vous ne devriez pas tant sourire. »

À la suite de cela, elle avait souri avec plus de facilité.

Kaja enfila un pantalon de treillis, un coupe-vent léger et se glissa sans bruit jusqu'à l'ascenseur pour descendre à la réception.

« Chungking Mansion ? demanda le réceptionniste sans réussir à s'empêcher de hausser un sourcil. Kimberley Road jusqu'à Nathan Road, puis à gauche. »

Tous les hôtels et pensions de l'espace Interpol ont l'obligation d'enregistrer les clients étrangers, mais quand Kaja avait appelé la secrétaire de l'ambassade pour savoir où avait été inscrit en dernier l'homme qu'elle recherchait, la secrétaire lui avait répondu que Chungking Mansion n'était ni un hôtel ni une *mansion* au sens de grande demeure. C'était un assemblage de magasins, de fast-foods, de restaurants et vraisemblablement plus de cent lieux d'héberge-

ment plus ou moins homologués offrant de deux à vingt chambres réparties dans quatre énormes tours. Les chambres pouvaient prendre tous les qualificatifs, depuis simple, propre et agréable jusqu'à trou à rats et cellule de prison une étoile. Et le plus important : à Chungking Mansion, un homme dénué d'aspirations démesurées pouvait dormir, manger, vivre, travailler et se former sans jamais avoir besoin de quitter la termitière.

Sur Nathan Road, une rue commerçante animée où l'on trouvait marchandises de marque, façades brillantes et grandes vitrines, Kaja dénicha l'entrée de Chungking Mansion. Et elle entra.

Dans l'odeur de cuisine des fast-foods, les coups de marteau des cordonniers, les psalmodies musulmanes des postes de radio et les regards las des marchands de vêtements d'occasion. Elle adressa un sourire rapide à un voyageur perdu armé d'un guide *Lonely Planet* et pourvu d'une paire de jambes blanches et gelées pointant d'un short kaki bien trop optimiste.

Un gardien en uniforme regarda le bout de papier que Kaja lui montrait, répondit « ascenseur C » et tendit un doigt vers un couloir.

La file d'attente devant l'ascenseur était si longue qu'elle n'entra qu'au troisième passage. Elle s'entassa avec les autres dans un cerceuil métallique vibrant et ballottant, et se mit à penser aux Tziganes qui enterraient leurs morts debout.

La pension était tenue par un propriétaire musulman enturbanné qui lui fit voir avec autant de célérité que d'enthousiasme un petit réduit où ils avaient miraculeusement réussi à fixer un téléviseur au mur au pied du lit et un système de climatisation glougloutant à la tête du lit. L'enthousiasme du propriétaire se tempéra lorsqu'elle l'interrompit dans sa réclame pour lui montrer la photo d'un homme, avec son nom tel qu'il devait figurer sur son passeport, avant de lui demander où il se trouvait.

Lorsqu'elle vit sa réaction, Kaja se dépêcha de préciser qu'elle était son épouse. La secrétaire d'ambassade lui avait expliqué que

brandir dans Chungking une carte délivrée par les pouvoirs publics serait « contre-productif ». Pour plus de sûreté, Kaja ajouta qu'elle et l'homme sur la photo avaient cinq enfants, et l'attitude du type changea du tout au tout. Une jeune païenne occidentale qui avait déjà mis tant d'enfants au monde, ça forçait le respect. Il poussa un soupir lugubre, secoua la tête et répondit dans un anglais plaintif et haché :

« Triste, triste, madame. Ils sont venus et ont pris son passeport.

— Qui ?

— Qui ? La Triade, madame. Toujours la Triade.

— La Triade ? » s'exclama Kaja.

Elle connaissait l'existence de cette organisation, bien sûr, mais elle se figurait que la mafia chinoise appartenait avant tout à un univers de bandes dessinées et de films de karaté.

« Asseyez-vous, madame. »

Il tira vivement une chaise sur laquelle elle s'effondra.

« Ils le cherchaient, il était parti, ils ont pris son passeport.

— Son passeport ? Pourquoi ? »

Il hésita.

« S'il vous plaît, je dois savoir.

— Votre mari a joué aux courses de chevaux, j'en ai bien peur.

— De chevaux ?

— Happy Valley. Le champ de courses. C'est une abomination.

— Il a des dettes de jeu ? Envers la Triade ? »

Il hocha et secoua la tête plusieurs fois, pour confirmer puis déplorer cet état de fait.

« Et ils ont pris son passeport ?

— Il devra le racheter avec sa dette s'il veut quitter Hong Kong.

— Il peut toujours s'en procurer un autre auprès du consulat de Norvège. »

Le turban oscilla d'un côté et de l'autre.

« Oh oui. Et vous pouvez vous en faire faire un faux pour quatre-vingts dollars américains ici, à Chungking. Mais ce n'est pas